

# POÈTES AU BANC D'INFAMIE

Nouvelles Littéraires  
22 avril 1965

## LA « BEAT GENERATION », par Jérôme Peignot

Dans un moment de révolte d'une force poétique détonante, Henri Miller fut, avec son *Cauchemar climatisé*, le premier écrivain américain à faire craquer les cadres étroits du mode de vie dans lesquels les citoyens des Etats-Unis oubliaient jusqu'à la conscience d'avoir à vivre. Ainsi l'image souriante du Bouddha Miller fut-elle longtemps la seule à résister à tout un monde d'automates déjà suicidés. Sa voix fut longue à se faire entendre, étouffée qu'elle était par le puritanisme de la société la plus hiérarchisée du monde, puisque aussi bien l'est-elle par l'argent. Ce n'est que récemment, en 1961, après vingt-six ans d'interdiction, que l'édition du *Tropique du Cancer* put être entreprise au grand jour. De l'avis même de Miller, la décision d'un tribunal britannique d'autoriser la publication de *L'Amant de lady Chatterley* a largement contribué à ce revirement.

Plus ou moins portés par le jazz et la formidable puissance dramatique des Noirs, les poètes américains qui, ayant fait l'économie d'une révolution surréaliste, se trouvaient à la remorque, exploiteraient la brèche. Exaltés par les voix de Bessie Smith, de Charlie Parker et de tout un peuple noir à la douleur exacerbée par le déracinement et la captivité, ils retrouvèrent le ton de leurs frères en révolte : de Rimbaud autant que de Whitman dont, tant Miller que Kerouac, qui fut à l'origine de la Beat Generation — Génération de la Béatitude — ou Ginsberg se réclament.

Que les poèmes des grandes figures de la Beat Generation soit imprégnées de jazz, qu'ils en aient même le rythme, cela n'est pas douteux. De son fameux poème intitulé *Howl* (écrit en 1956 quand il avait trente ans), ce poème qui fut comme le portedrapeau de l'escouade, Ginsberg dit « qu'il joua du mot *qui* à la manière d'un contre-bassiste pour battre la mesure, pour y retourner et en repartir sans cesse vers une nouvelle veine d'invention ». De son côté, Ferlinghetti, qui est une manière de Jacques Prévert

américain, a écrit des poèmes qui doivent être accompagnés de jazz. Enfin, Kerouac lui-même a émis le vœu d'être tenu pour un « jazz-poète ».

Dès le début de leur aventure poétique, grâce à leur *poetry-readings* (lectures publiques de poèmes), les poètes de la Beat Generation ont une audience de prophètes. D'emblée leur cri a d'ailleurs trouvé un écho dans celui de leurs frères soviétiques, dans celui d'un Evtouchenko, par exemple, qui voit en eux de véritables compagnons de révolte.

J'ai parlé de Ferlinghetti. A San Francisco, il fonda la *City Lights Bookshop* qui devint le point de ralliement en même temps que la maison d'édition de la Beat Generation. C'est de là que sont partis les hurlements orchestrés en poème de *Howl*. L'ascendance italienne de Ferlinghetti, sa formation française, ses voyages le prédestinaient à devenir le trait d'union entre les poètes de la Beat Generation et ceux qu'il a publiés en anglais : Artaud, Michaux, Prévert, Voznessensky, Evtouchenko, Camus.

Si la musique et la révolte relient les adeptes de la Beat Generation, à la fois leurs frères noirs et au passé poétique le plus lourd de souffrance, la drogue allait, pour ainsi dire fatalement, leur servir d'abord de moyen d'évasion puis de voyance. Là aussi, et en dépit du fait que leur façon de contester le monde américain tel

qu'il est les plaçait à l'extrême avant-garde poétique de leur époque, les poètes « beat » n'ont eu de cesse qu'ils soient parvenus à fonder leurs expériences hallucinatoires en raison.

En raison ou, sinon, d'un point de vue historique. A travers les souvenirs d'Artaud, de Jarry, de Rimbaud et de tant d'autres, la séduction était forte, il est vrai, de se rattacher aux traditions religieuses des Tibétains et des Mexicains pour qui l'absorption de mescaline ou de peyotl est un rite. Dans sa postface à l'anthologie de la Beat Generation qui vient de paraître chez Denoël, Jean-Jacques Lebel, traducteur des poèmes qui paraissent là et lui-même adepte du mouvement, cite cette phrase de M. Roger Heim, directeur du Muséum d'histoire naturelle de Paris : « Ce qui me frappe le plus, peut-être, dans cette étude des hallucinogènes, c'est la constatation que leur usage semble se perdre dans la nuit des temps et qu'on le trouve réparti sur divers endroits de la planète... Or, lorsqu'on se livre à un examen de l'art indien existant avant l'occupation espagnole, par exemple, on est frappé par la présence de figures éloignées du réel, par la représentation d'animaux fabuleux... L'origine de l'art aztèque ou totemaïque, si original, n'aurait-elle point été influencée par les phantasmes dus aux champignons sacrés dans lesquels l'artiste aurait puisé son inspiration ? »

## LA BOMBE ET FIDEL CASTRO

Si je peux me permettre une opinion, ceux des poèmes de l'anthologie qui paraît aujourd'hui et qui ne sont pas directement issus de la drogue, paraissent, de beaucoup, les plus forts. Je pense au poème de Corso intitulé *Bombe*, qui est un hymne à la déflagration nucléaire, au poème de Ferlinghetti intitulé *Mille mots anxieux pour Fidel Castro*. Il est vrai que l'un des grands mérites de la Beat Generation est d'être

parvenue à réintroduire la poésie au milieu du réel sans, comme l'écrivit Alain Jouffroy, « Céder pour autant un pouce de terrain au réalisme ». Mais, pour en revenir à la drogue, sans doute, peut-on se demander aussi : « Quand cesse-t-on d'être véritablement sous son empire, où se trouve cette frontière ? » Thomas de Quincey, l'auteur des fameuses *Confessions d'un opiomane anglais*, se l'est lui-même demandé. Tout récemment,

avec son admirable *Infini turbulent*, Henri Michaux nous fournit une réponse, et quelle réponse ! La définition de cette limite est le plus beau de ses poèmes.

Mais les poètes de la Beat Generation n'ont pas eu le même propos que Michaux. Loin de contrôler comme lui les doses qu'ils absorbent, ils visent à atteindre cet état dans lequel les met une *overdose*, quantité souvent mortelle, mais qui donne accès à une vision voisine de celle que le *Livre des morts tibétain* appelle de « grande voyance ».

Est-il besoin de préciser que nombre de ces poètes furent emprisonnés ou enfermés ? Gregory Corso ne s'en cache pas qui fit de la prison pour vol. Il est aujourd'hui marié, et un article de *Newsweek* a fait triomphalement de lui un symbole de la bourgeoisie aisée. Mais tous ne sont pas récupérés par la société qu'ils contestaient. On en arrête encore un peu partout. Tandis que d'autres, comme Ferlinghetti ou Kerouac (ce dernier surtout avec ses romans : *Sur la route*, *Les Souterrains*, *Les Clochards célestes* et *Docteur Sax* traduits en français chez Gallimard) atteignent à de très forts tirages (plus de cent mille exemplaires).

Aujourd'hui, les poètes de la Beat Generation sont dispersés aux quatre coins du monde. Unis par la seule amitié (Allen Ginsberg, le plus important d'entre eux, n'est l'auteur d'aucun texte théorique), chacun est parti vivre sa propre destinée, vivre à sa façon la poésie car, pour tous, la poésie se vit plus qu'elle ne s'écrit. L'ouvrage que publient les Editions Denoël (1) a le premier et grand mérite de nous apporter enfin un moyen de juger. Maintenant que la fureur contre les *beatniks*, qui n'avait d'égale que celle qui l'avait fomentée, est quelque peu retombée, nous pouvons juger sans qu'interviennent d'autres arguments que ceux de la poésie.

(1) La Poésie de la Beat Generation, textes présentés par Alain Jouffroy et traduits par Jean-Jacques Lebel.